
**NOTICE SUR FEU MONSIEUR J. B. VRANCKEN,
PROFESSEUR ÉMÉRITÉ A LA FACULTÉ DE
MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLI-
QUE, PAR LE D^r LEFEBVRE, PROFESSEUR
ORDINAIRE A LA MÊME FACULTÉ.**

L'Université catholique a l'habitude de réserver une place d'honneur dans ses *Annuaire*s à la biographie des professeurs que la mort lui enlève. C'est un monument de reconnaissance qu'elle érige à ceux qui meurent à son service.

Je suis chargé de ce soin pieux à l'égard de feu M. Jean-Baptiste Vrancken, professeur émérite à la faculté de médecine.

Le professeur Vrancken était un ouvrier de la première heure. Il avait été appelé à l'honneur de l'enseignement aux premiers jours de l'installation de l'Université catholique à Louvain. Il lui a consacré sa vie entière; on pourrait donc s'attendre à trouver ici une longue histoire de cette carrière de travail et de dévouement. Toutefois le laconisme de cette biographie n'étonnera pas les amis de Vrancken — et en parlant d'amis, j'entends désigner tous ceux qui l'ont connu, car personne n'a pu connaître cet excellent homme sans l'aimer. Il y a des vies, parmi les mieux remplies, qui peuvent tenir en quelques lignes; il y a des hommes — variété rare à

la vérité dans l'espèce humaine — qui ont la passion de l'obscurité et du silence. Ils accomplissent vaillamment la tâche que Dieu leur a confiée en ce monde, mais ils ne veulent d'autre témoin et d'autre rémunérateur que Dieu lui-même.

Vrancken était un de ces hommes rares.

Je me propose de retracer rapidement les diverses phases de cette vie sereine et d'apprécier ensuite le savant et l'homme.

I.

Jean-Baptiste Vrancken naquit à Louvain, le 18 février 1805, d'une famille modeste mais aisée. Elle appartenait à cette vieille bourgeoisie de notre ville, où les traditions de religion, de travail et d'honneur se transmettent fidèlement d'âge en âge. Son père, marguillier de la collégiale de St-Pierre, partageait son temps entre les bonnes œuvres et son tranquille commerce.

Jean-Baptiste Vrancken était fils unique, mais il avait une sœur un peu plus âgée que lui. Ils passèrent ensemble leurs jeunes années, vivant de la même vie, recevant les mêmes leçons et cimentant ainsi cette fraternelle affection qui ne fut pas le moindre charme de leur existence.

Les heureuses dispositions de Vrancken se révélèrent de bonne heure : lorsque, en 1816, il fit sa première communion à l'église de St-Pierre, il fut proclamé premier. Il avait pour concurrent un autre enfant de Louvain, un ami d'en-

fance, qui resta l'ami de la vie entière; le jeune rival de Vrancken, qui n'arriva alors qu'au second rang, devait s'élever plus tard aux sommets de la science et des honneurs.

Peu de temps après, Vrancken commença ses humanités au collège de sa ville natale; il y remporta invariablement les premiers prix jusqu'à la fin de ses études.

Les mêmes succès l'attendaient sur un théâtre plus élevé. Inscrit au mois d'octobre 1823 sur la liste des étudiants de l'Université de Louvain, il parcourut avec honneur toutes les étapes académiques, et, le 15 juin 1829, il était proclamé docteur en médecine avec la plus grande distinction. Nous aurons l'occasion de revenir sur la remarquable dissertation inaugurale qu'il produisit à cette occasion.

Le jeune docteur s'établit dans sa ville natale, au milieu des siens. Les malades de toutes les classes apprirent bientôt le chemin de sa maison, mais il réserva toujours la meilleure partie de son temps et de ses soins pour d'anciens amis qu'il se plaisait déjà à secourir pendant les loisirs de sa vie d'étudiant, les pauvres. Au reste il ne se laissa pas absorber par la pratique : il avait un goût très-vif pour les sciences naturelles, et la familiarité du professeur Van Mons, ce savant aux vues si originales et si profondes, était singulièrement propre à l'entretenir et à l'attiser. Dès l'année 1829, Vrancken était admis

en qualité de membre de la société des sciences médicales de Louvain, que présidait, alors déjà, son jeune ami le docteur Craninx. Il se préparait ainsi dans le recueillement du cabinet et dans l'exercice pratique de son art à une position plus élevée, et j'ajoute qu'il s'y préparait à son insu, car sa modestie ne lui permettait pas de porter ses regards et ses désirs si haut. Le 13 février 1835, la nomination de lecteur à la faculté de médecine vint le surprendre dans sa solitude studieuse. Les vénérables fondateurs de l'Université catholique le chargeaient du cours de pharmacologie et de matière médicale.

Avant d'aborder la chaire qui lui était confiée, Vrancken s'imposa une sorte de stage : il alla, pendant quelques mois, s'asseoir comme un simple étudiant sur les bancs de l'école de Paris qu'illustraient alors les Louis, les Marjolin, les Chomel, les Alibert, les Cruveilhier, les Dupuytren.

En rentrant de ce pèlerinage scientifique, Vrancken commença immédiatement ses leçons. La promotion au titre de professeur extraordinaire ne tarda pas à constater le succès de son enseignement (1).

Désormais la vocation de Vrancken est fixée et ma tâche devient facile. Son temps sera par-

(1) 2 août 1838. Le 2 août 1849, Vrancken reçut le titre de professeur ordinaire.

tagé entre l'étude, l'enseignement, des relations affectueuses avec ses élèves et ses collègues, et les exigences toujours sacrées pour lui de la piété et des bonnes œuvres. Sa vie s'écoule ainsi laborieuse et sereine. S'il était permis à un médecin de commettre quelque réminiscence littéraire, je la comparerais volontiers à un de ces ruisseaux limpides qui coulent doucement à travers nos prés, en fécondant de tranquilles rivages. Ils n'ont pas de ces crues subites qui viennent, aux jours d'orage, jeter l'émoi parmi les riverains. On ne leur connaît pas de cascades ; à peine un murmure, mais si léger qu'il n'éveille pas même les échos d'alentour.

Au reste c'était une vie très-remplie. Vers 1839, la Commission des hospices avait nommé Vrancken médecin de ses deux établissements d'aliénés (1). L'éminent Recteur de l'Université, Mgr de Ram, saisit avec empressement cette occasion pour organiser à Louvain l'enseignement des maladies mentales, généralement négligé en Belgique à cette époque. Vrancken fut chargé de donner un cours théorique et des leçons cliniques sur cette branche importante des sciences médicales. A ces charges nouvelles

(1) L'établissement des Sœurs-Noires destiné au traitement des femmes aliénées, et l'établissement des Alexiens, ancienne fondation où les aliénés reçoivent depuis plus de cinq siècles les soins dévoués du même ordre religieux, les Alexiens ou Frères Célestes.

s'ajouta bientôt un autre surcroît. Les progrès incessants de la science amenèrent la nécessité de partager en deux branches distinctes le cours de pharmacologie et de matière médicale dont Vrancken était chargé : l'une, désignée sous le nom de pharmacologie, a pour objet la connaissance des médicaments considérés en eux-mêmes, c'est-à-dire de leurs propriétés physiques et chimiques, des moyens de reconnaître leur pureté et leurs sophistications, de leurs préparations diverses etc. ; l'autre, connue sous la double dénomination de pharmacodynamie et de thérapeutique, étudie l'action des médicaments sur l'organisme humain et leurs applications au traitement des maladies. Vrancken resta titulaire des deux cours.

Après avoir satisfait à toutes les exigences de l'enseignement, Vrancken, grâce à l'admirable régularité de sa vie, trouvait encore du temps de reste pour les œuvres de charité et de dévouement. En 1865, il fut nommé membre du conseil de fabrique de l'église de St-Pierre, en remplacement d'un grand citoyen dont Louvain conserve l'impérissable souvenir, M. Van Bocckel. Désigné comme président de ce collège, il a attaché son nom à la restauration de notre vieille collégiale, qu'il poursuivit avec un zèle infatigable.

La santé de Vrancken, sans être robuste, suffit longtemps à l'accomplissement de ces devoirs

multipliés. Toutefois elle s'affaiblissait peu à peu. En 1854, il fut déchargé, sur sa demande, des fonctions de médecin des établissements d'aliénés et des leçons qui y étaient attachées. Quelques années plus tard, il résigna également le cours de pharmacodynamie et de thérapeutique. Il consacra le reste de ses forces et de son ardeur au cours de pharmacologie, pour lequel il avait toujours éprouvé une préférence marquée. Enfin ce dernier fardeau finit par devenir trop lourd pour ses forces épuisées, et à la fin de l'année académique 1869-1870, il se retira dans le repos de l'éméritat.

En le voyant persister dans la tranquille régularité de ses habitudes, en lui retrouvant toujours sa bonne et souriante figure des meilleurs jours, nous nous faisons volontiers l'illusion qu'il avait encore de longues années à passer parmi nous. Vrancken lui-même devait croire que ses forces allaient se retremper dans le repos; j'ajoute qu'il devait l'espérer. En effet, il n'était encore qu'au seuil de la vieillesse; il se retirait entouré de la vénération publique, de la reconnaissance de l'*Alma Mater* et de la sympathie de ses collègues. Il était du reste attaché à ce monde par l'affection de sa sœur, qui, en vieillissant, avait fini par le chérir comme un fils, après l'avoir aimé comme un frère. La vie lui était douce, et dans le secret de ses pensées, il disait sans doute à Dieu, comme le mélancolique

Ozanam : « Faut-il quitter tous ces biens que vous-même, mon Dieu, m'avez donnés? ne voulez-vous pas vous contenter d'une partie du sacrifice? laquelle voulez-vous que je vous immole de mes affections? Peut-être, mon Dieu ne le voulez-vous point. Vous n'acceptez point mes offrandes intéressées; vous rejetez mes holocaustes et mes sacrifices, c'est moi que vous demandez. Il est écrit, au commencement du livre, que je dois faire votre volonté, et j'ai dit : je viens, Seigneur (1). » En sentant sa vie défaillir de plus en plus, Vrancken comprit qu'il était arrivé au terme de sa course terrestre; que Dieu lui accordait une halte avant le voyage de l'éternité, mais que ce n'était qu'une halte. Il lui offrit pleinement le sacrifice de sa vie et il se hâta de mettre à profit ces jours de grâce pour se préparer au jour solennel qui n'aura plus de lendemain. Il commença par se débarrasser de ses biens comme d'un fardeau qui n'était plus propre qu'à arrêter l'essor de l'âme. A côté de la part de sa famille, il fit la part des bonnes œuvres et surtout la part des pauvres. Ainsi dégagé des attaches de ce monde, il se recueillit de plus en plus dans la prière et les œuvres de piété. Pendant ses derniers jours, il demanda et reçut les derniers sacrements avec la plus grande

(1) Ozanam. Le livre des malades, XIX.

ferveur, et le 16 août 1871, il remit doucement son âme entre les mains de son créateur.

La ville entière assista à ses funérailles.

II.

Essayons maintenant d'apprécier le savant. Vrancken avait une intelligence nette, un jugement droit, une mémoire sûre. Rien de brillant, sans doute ; même une certaine lenteur dans ses élaborations intellectuelles, lenteur qu'accen- tuait encore une défiance native de lui-même. Mais quelle lucidité d'idées ! quelle fermeté de jugement ! quel classement méthodique de ses richesses intellectuelles ! Avec de pareils dons, une grande obstination au travail et une régularité monacale, Vrancken aurait produit plus d'œuvres extérieures s'il n'avait été absorbé par les devoirs du professorat. Quoi d'étonnant ? Il était chargé d'initier ses jeunes auditeurs à la connaissance de ces maladies pleines d'obscurité et de mystère qu'on appelle les maladies mentales ; mais ce n'était là que la moindre partie de sa tâche : le cours de thérapeutique lui imposait plus de labeur encore. D'une part cette branche de notre science s'enrichit chaque année de ressources nouvelles qu'il faut apprendre à connaître et à apprécier ; d'autre part elle est entrée dans une phase plus scientifique mais plus difficile : on ne se borne plus aujourd'hui à des notions empiriques sur l'usage des médi-

caments; on s'attache à saisir l'action de chacun d'eux sur les différents organes de l'économie humaine, et à déduire de cette étude les indications qu'ils peuvent remplir dans les maladies et les lois de leur administration.

Avec quel zèle et quel succès Vrancken suivait les évolutions successives de la science, les deux volumes manuscrits qu'il nous a laissés en sont l'irrécusable témoignage; c'est son œuvre principale. Les acquisitions définitives de la thérapeutique y sont consignées avec cette rare lucidité qui était le cachet particulier de son esprit; les *desiderata* de la science y sont indiqués d'une manière précise, avec les premiers jalons qu'on a déjà plantés pour diriger les travailleurs de l'avenir.

Vrancken, comme la plupart des hommes d'étude, avait ses questions favorites, et celles-là surtout sont traitées de main de maître. Je me borne à rappeler sa dissertation sur l'usage hygiénique et thérapeutique des bières (1). C'est une œuvre magistrale, à laquelle tous les auteurs qui depuis se sont occupés de la question ont puisé largement, et trop souvent sans en citer le modeste auteur. Traduite en hollandais, elle fut couronnée par la Société des sciences naturelles de Rotterdam, qui décerna au jeune docteur de

(1) Specimen inaugurale medicum de usu hygienico et therapeutico cerevisiarum. — Lovanii, typis Peeters et Lameer.

Louvain une médaille d'or de grand module et le titre de membre honoraire.

Il nous a été impossible de retrouver un autre mémoire que Vrancken avait présenté à l'Académie royale de médecine de Belgique, et que ce Corps savant jugea assez important pour mériter à son auteur le titre de membre correspondant (1). Vrancken, toujours déflant de lui-même, avait retiré ce travail pour y mettre la dernière main et il a disparu sans laisser de traces.

III.

Tel était le savant. Il nous reste à dire quelques mots de l'homme. Je n'ai pas à rappeler ses traits : tous nous l'avons encore devant les yeux, avec sa haute stature, son grand profil, son regard calme et un peu voilé, et cette bouche qui ne riait presque jamais, mais qui souriait si souvent.

Je veux me borner à une esquisse morale.

Vrancken était bon. Je sais qu'on abuse souvent de cette épithète, surtout dans les panégyriques, mais je ne suis ici que l'écho de la voix publique. Tout le monde sait que, de son vivant déjà, on ne l'appelait que le bon Vrancken; aujourd'hui que sa place est vacante, le meilleur d'entre nous se croirait honoré, si on disait de lui : il est bon comme Vrancken.

(1) Le 29 octobre 1842.

Il était d'une modestie profonde, peut-être un peu excessive. Le bruit et l'éclat le trouvaient parfaitement indifférent pour lui-même, mais en revanche nul n'était plus touché des succès de ses collègues ou des distinctions qui leur étaient décernées.

Sa vie était digne, frugale, mesurée. Il avait la passion de l'ordre : le cours des astres n'est pas plus régulier que ne l'était le cours de ses tranquilles journées. Mais ce n'était là en quelque sorte que la vie extérieure de Vrancken. Il était d'une grande piété ; la grâce divine avait transfiguré ces qualités naturelles et en avait fait des vertus : sa bonté était devenue la charité et sa modestie l'humilité. C'était un saint.

Et maintenant que j'ai évoqué, pour lui rendre un dernier hommage, cette figure chère et vénérée, il me semble, en la voyant passer devant mes souvenirs, retrouver, égaré dans le monde laïc, un de ces moines dont Montalembert s'est fait l'éloquent historien ; un de ces moines laborieux et obscurs, austères pour eux-mêmes, doux pour tous, vouant leur vie tout entière à la gloire de Dieu, au culte de la science et au service des hommes.